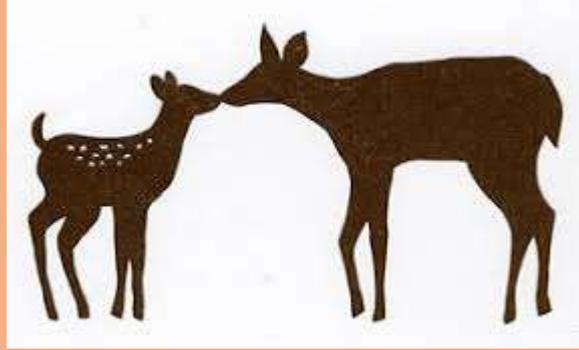


Le faon qui voulait tuer tous les moustiques



Contes Nature de la Skol Louarn

Ferme les yeux, inspire lentement, sens l'air frais qui envahit tes poumons. Tu es vivant et connecté à la nature qui t'entoure. Garde les yeux fermés, pense à une goutte d'eau qui fait plier une feuille d'arbre sous son poids pourtant dérisoire. La feuille plie, que pourrait-elle faire d'autre sinon casser ? L'eau s'accumule et la goutte finit par tomber, une chute longue, presque au ralenti, où elle voit la forêt défiler, le sol se rapprocher, jusqu'à tomber au so.... Ah non... elle tomba plutôt sur la tête d'un jeune mammifère, un petit né du ventre de sa mère. Il avait des sabots, ce n'était donc pas un renardeau ou un chaton. Il avait de longues pattes, ce n'était donc pas un chevreuil. Au-dessus de ses sabots on apercevait deux petits os noirs qui ressortaient légèrement, mais trop haut pour marquer au sol à chacun de ses petits pas. Il avait des taches blanches sur toute sa fourrure, un long museau noir et des dents plates mais fortes, prêtes à mastiquer toute une vie durant. Un faon, c'était un faon.

-Maman ! Je vais être tout mouillé, viens au-dessus de moi s'il te plaît pour me protéger de la pluie ! Zuémanda le petit être.

-Tu plaisantes ? Sourit la biche. Tu es un faon, mon petit faon chéri, tu n'as pas à avoir peur de la pluie, elle est ton alliée. Elle fait pousser l'herbe que tu manges, les arbres qui t'abritent, elle t'abreuve quand tu as bien couru dans les champs, au crépuscule et à l'aurore. Ton père court fièrement lorsqu'elle tombe, ses longs cils protégeant ses yeux des gouttes et lui permettant de ne jamais ralentir. Il aime sentir le vent s'engouffrer dans les poils épais de son cou. Tu verras, un jour toi aussi.

-J'aime l'eau mère, c'est la pluie que je n'aime pas. Elle me mouille et après j'ai froid, je mets de heures à sécher, je pourrais tomber malade tu sais !

-Ah ah ah ! Rit-elle. Un faon, malade ? Un cerf n'attrape pas de rhume, nous sommes faits pour vivre dehors, le rassura-t-elle.

-Dehors eink... oui, la nature est notre maison je le sais, répéta-t-il en copiant le ton de sa mère. Mais je ne suis pas grand et fort comme mon père. C'est pour cela que depuis 3 mois je me cache

avec toi dans la forêt, protégé par les arbres. Il me tarde de courir moi aussi, mais je n'ai pas encore de poils épais dans mon cou, que le vent pourrait soulever. Tout ce que j'ai, c'est ce pelage clair, ces taches et une peau fragile. La pluie me mouille et les moustiques se font un festin de moi. Ils me grignotent chaque soir, à tel point que je ne sais jamais s'il restera encore des morceaux de moi à montrer au soleil quand il se lèvera de nouveau.

-Allons, tu es pessimiste, tu dois avoir débuté ta crise de l'adolescence je suppose. Tu sais, nous grandissons plus vite que les humains. Lorsque tu auras 5 ans, tu seras un adulte et tu arpenteras ton territoire à la recherche d'une compagne, alors que leurs petits à eux tiennent à peine debout à cet âge. Te souviens-tu qu'à ta naissance, il ne t'a fallu qu'une demi-heure pour te tenir debout ? Que le lendemain déjà, tu courrais à mes côtés pour fuir un lynx des montagnes ? Ecoute-moi, mon fils.

-Je sais maman mais... j'aimerais qu'il n'y ait plus de moustiques ! J'aimerais être libre de m'endormir sans entendre leur pénible vrombissement dans mes oreilles, sans craindre la douleur de leur trompe, sans que tout mon corps me gratte au petit matin. J'aimerais...

-N'en parlons plus mon petit, dors un peu il fait encore jour. Ce soir, tu auras faim, nous irons dans la plaine pour te montrer à quoi ressemble la bonne herbe. L'automne sera bientôt là, alors mon lait se tarira et tu devras savoir brouter seul, trouver des pommes que nous adorons, trouver des racines et des écorces qui nous aident à tenir l'hiver durant, lorsque la neige étale son blanc manteau sur notre territoire.

-La neige... les pommes... j'ai hâte maman, j'aimerais...

-Allez, ferme tes jolis cils, oublie tes soucis, rêve d'un monde sans moustique, le borda la biche en enroulant son corps chaud et rassurant autour du petit faon endormi.

Ils s'étaient réfugiés à la lisière d'une petite clairière parsemée de rochers de granit roses, d'herbes folles, de gaillet graton, de bruyère et même cet effronté de trèfle avait commencé à pousser par là. La biche irait en mâchouiller quelques kilos plus tard avant de donner son lait à son petit, pour qu'ils aient tous les deux repris des forces. L'été bat son plein, les prédateurs sont en pleine forme, il faut toujours anticiper, être sur le qui-vive.

-Réveille-toi ! Hé ! P'ti gars ! Lève-toi vite !

-Maman ? Que se passe-t-il ?

-Non, tu n'as plus de maman souviens-toi, je suis ton père, murmura la voix, forte et grave.

-Mon père ? Mais je ne t'ai jamais vu... le faon s'arrêta de parler. Devant lui se tenait l'animal le plus majestueux qu'il n'avait jamais vu. Un poitrail aussi large qu'un arbre, des pattes plus longues

que certains arbustes que sa mère grignotait, avec des muscles taillés pour la course, taillés pour sauter par-dessus des ravins. Les bois qu'il portait cela dit, n'étaient pas aussi impressionnants que l'image qu'il s'était faite d'eux, mais, ce n'était pas encore la saison des combats ce devait être normal.

-Ne traîne pas, lève-toi, il faut partir, les loups sont dans le vallon voisin, je pensais que leur cri t'aurait réveillé.

-Les loups ? Mais ils ne viennent jamais par ici, a dit maman ! Les humains vivent non loin !

-Les humains ? Mais que racontes-tu ? Tu es encore endormi ? Il n'y a jamais eu d'humains ici, que seraient-ils venus manger ? Il n'y a rien pour eux ici. Les loups vont là où est la nourriture. Allez suis-moi, nous devons franchir la rivière au plus vite, tu auras besoin de force !

-La rivière ? Mais non, elle si petite, je peux sauter d'un bord à l'autre sans mouiller mes sabots.

-Comment ? Même moi je ne le peux pas, elle est large de plusieurs mètres, avec du courant, tu devras te plaquer contre moi pour ne pas être emporté, mais les loups ne nous y suivront pas.

Il avait du mal à y croire. Tout autour de lui n'était que désolation, les arbres étaient morts, on n'entendait aucun oiseau, pas de jolies fleurs ou de pâtures remplies d'herbe. Un feu s'était-il propagé dans la journée tandis qu'il dormait ? Non, cela l'aurait réveillé et puis... où était sa mère ? Il n'avait pas pu dormir aussi longtemps. Aussitôt, un détail lui revint en mémoire.

-Père ! Attends ! Ce dernier freina des quatre sabots, les enfonçant dans l'humus jusqu'à ses petits os saillants au milieu du tibia. Il tourna ses petits bois naissants et couverts de velours vers son petit. J'ai compris ce qu'il se passe ! Il n'y a pas de loups ! Pas plus qu'un feu.

-Je les ai entendus ! Ils arrivent je te dis.

-Non père écoute moi, nous sommes dans mon rêve, je crois. Je me souviens encore parfaitement de la chaleur du corps de maman, de son museau long et fin qui me léchait le pelage pour me nettoyer. Je me souviens de son odeur délicate. Amène-moi près de la rivière, je te montrerais l'endroit où hier encore mère et moi avons traversé, si mes empreintes n'y sont pas, nous saurons que c'est un rêve.

-Viens, la rivière est là, n'entends-tu pas son grondement ? Le courant est fort en cette saison, c'est la fonte des neiges dans les montagnes, depuis quelques semaines, le printemps est presque là.

-Ah ! Alors je sais que je suis en train de rêver, car je suis né au printemps, je devrais donc soit avoir mes deux premières petites cornes et ne plus être un faon, mais un daquet âgé d'un an. Ou alors, je ne devrais pas être né !

- Cela a du sens effectivement, je me souviens que ta mère et moi t'avons conçu en automne... Très bien, je serais ton guide à travers ce rêve ! Mais tu dois savoir que les rêves sont une manifestation de tes pensées, de ton cerveau. Ils servent à réfléchir à ta journée, à organiser les idées dans ta tête, à emmagasiner des souvenirs, à développer tes projets pour le lendemain.

- Je ne me souviens pas. Marchons ensemble père, profitons de ce moment même si... je ne suis pas sûr que tu ressembles vraiment à cela dans la réalité car je suis sûr de ne t'avoir jamais vu.

- Mais si, tu m'as aperçu à quelques reprises, je suis venu te sentir quelques fois à ta naissance, mais... tu n'avais pas d'odeur je m'en souviens bien, j'en étais content.

- Si je n'avais pas d'odeur, autant dire que je n'étais personne ! Pourquoi en serais-tu fier, père ?

- Non gros bêta au contraire, un faon ne doit pas avoir d'odeur. Fabriquer du lait demande à ta mère beaucoup d'énergie et elle doit manger toute la journée pour avoir de quoi refaire la prochaine tournée. Mais tu ne pouvais pas la suivre partout à cette époque-là. Tu restais seul dans le sous-bois et moi j'étais occupé à défendre les limites de notre territoire pour empêcher d'autres biches de venir manger toute votre herbe. Tu devais être invisible aux yeux des carnivores, qui auraient bien aimés te manger.

- Me manger ! Ah oui ! Donc en n'ayant pas d'odeur, j'étais sûr de ne pas les attirer à moi ! C'est malin ça ! S'extasia le faon en bondissant sur place.

- Oui, mais c'est surtout mère-nature qui est maligne et qui t'a conçu ainsi pour permettre à ta mère d'aller manger sans s'inquiéter pour ta santé. Parfois j'entendais tes cris en passant là et je venais te rassurer, même si je n'avais pas de lait pour toi. Je ne restais jamais longtemps, pour ne pas les mettre sur ta piste. Moi, un loup, un lynx ou même un ours, c'est juste une belle course en perspective, je ne crains pas grand-chose.

- Alors disons que tu es toi et je suis moi... pourquoi serions-nous ici tu penses ? S'inquiéta le faon.

- Je ne sais pas. Regarde autour de toi, qu'y a-t-il de différent, hormis l'absence de ta mère ?

- La nature... tout est cassé ! Plus rien n'est à sa place. Les fleurs ne sont plus là, les arbres se meurent, les humains ont disparu, la rivière est dix fois trop grosse, je n'entends plus les oiseaux, je ne vois aucun insecte.

- La rivière... dans mon souvenir de créature de ton rêve, elle a toujours été ainsi. Les castors étaient constamment pourchassés par les lynx et les lions des montagnes. N'ayant plus d'espace sur terre où se cacher, ils ont augmenté le nombre de barrages pour inonder la vallée et ainsi développer un territoire où eux seuls allaient vite. Les arbres, constamment sous l'eau ont fini par mourir et les berges se sont écroulées, privées des solides racines qui les tenaient en place. L'eau déborda de tout côté et les castors pouvaient nager partout et grignoter les arbustes, sans sortir de l'eau. N'ayant plus d'arbustes pour

prendre le relais des arbres, les saules bordant la rivière ont fini par disparaître et la rivière est devenue un lac, expulsant les habitants terrestres du coin. Expliqua longuement le père, avec sagesse et justesse.

-Mais... protesta le faon en plantant ses deux pattes avant dans le sol. Non ! Ce n'était pas ainsi ! Les castors étaient parfois poursuivis par les félins mais... jamais au point d'augmenter les barrages ! Et puis, les arbres se dressaient fièrement et les rongeurs mettaient longtemps pour en abattre un seul, alors des centaines... Les humains nous rendaient souvent visite, attirés par les poissons et le gibier, tout était bien équilibré.

-Que mangeaient les félins dans ton monde ? Pourquoi étaient-ils occupés ailleurs ?

-Ils mangeaient des canards, des pigeons, des pies, beaucoup d'oiseaux, des rongeurs terrestres comme les lapins. Un peu nous aussi, si je me souviens des leçons de mère.

-Très bien, allons trouver un oiseau ou un rongeur pour lui demander.

Ils marchèrent un bon moment avant de finalement tomber sur une chouette, dont le derrière était presque dépourvu de plumes. Elle ne respirait pas la santé, son plumage grouillait de petites bêtes.

-Des cerfs ! Vivants ! Cela faisait longtemps ! S'époumona la vieille chouette en remuant les ailes. Une autre plume rectrice tomba dans le même geste. Oh non ! Encore une ! S'attrista la chouette.

-Pourquoi perds-tu tes plumes l'ami ? Demanda le faon.

-Je n'ai plus rien à manger, je suis devenu faible, j'ai des petits parasites sur moi et cela me démange, alors je me gratte des heures et je perds mes plumes. Avant, j'avais une compagne qui les aurait grignotés en quelques secondes mais... elle n'est plus là maintenant, je suis seul.

-Trouve une autre chouette pour t'aider ! Proposa le faon avec simplicité.

-Non, dans la vallée je suis le dernier de mon espèce, je n'ai plus la force de partir.

-Où est passée ta nourriture, Chouette ? Demanda le cerf avec sérieux. Où sont les souris, les campagnols, les écureuils, dont tu te régalais ?

-Partis, tous partis. Du jour au lendemain. Ils n'avaient plus rien à manger car les racines et les plantes vinrent à manquer. Les renards et les loups se sont mis à les manger en abondance puisque les oiseaux avaient presque tous disparus.

-Encore les oiseaux... s'étonna le faon en bottant dans le vide avec ses pattes arrière, comme pour frapper un ennemi invisible qui lui tournerait autour.

-Calme-toi, mon fils, nous allons comprendre. Merci Chouette de nous avoir expliqué ta situation. Porte toi bien !

- Bien, je ne sais pas, mais je me porterais encore un moment... Si un renard ne grimpe pas à l'arbre pendant que j'y dors, pour me croquer la cuisse, ils sont tout aussi affamés les pauvres.

Ils repartirent vers la plaine habituellement bondée de fleurs et d'insectes. Ils entendirent un petit bourdonnement qu'ils connaissaient. C'était une reine des abeilles, couchée sur le côté, sur une souche d'arbre, dans un cimetière de bois mort et de vieilles plantes desséchées.

- Que vous arrive-t-il majesté ? S'enquit le faon en lui amenant un peu d'eau dans sa bouche, faisant tomber une petite goutte près des antennes de l'insecte.

- Je me meurs mon petit, merci pour ton eau, cela fait du bien, expliqua-t-elle en buvant entièrement la goutte.

- Pourquoi cela ? Où sont tes ouvrières ? Comment ont-elles osé te laisser ainsi, sans miel à manger ? S'emporta le faon en tapant dans la souche avec son sabot.

- Elles sont mortes, les unes après les autres. Les fleurs ont arrêté de conquérir la plaine, d'années en années, il devint de plus en plus difficile de se nourrir. Nous étions liées, si elles n'avaient rien à manger, elles ne pouvaient pas me ramener un peu de pollen, plus personne ne put fabriquer le miel et la cire, pour nourrir la colonie. J'ai lutté des mois durant mais en vain.

- Mais où sont passées les fleurs ? Enquêta le majestueux cerf, cherchant du coin de l'œil le jaune habituel du pollen pour nourrir la reine, mais sans succès.

- Les abeilles ont manqué de nombre pour contribuer à la dissémination du pollen, le vent n'était pas non plus suffisant. Les oiseaux ont rapidement manqué d'insectes à manger, ces derniers n'ayant plus de fleurs à manger. Les arbres en fleurs n'avaient personne pour mélanger leur pollen, les mâles et les femelles n'étaient plus ensemble au bal du printemps pour produire des fruits en hiver, donc les noyaux et les pépins manquèrent les années suivantes pour produire de nouveaux arbres.

- Je ne comprends pas ce qu'il s'est passé, murmura le petit faon. Un frisson lui parcourut l'échine jusqu'à sa petite queue sur son derrière marron-clair. Je n'aime pas cette sensation, cela me rappelle quand je me grattais partout à cause des moustiques.

- Des quoi ? Reprurent la reine à bout de souffle et le cerf, en chœur.

- Les moustiques ! S'écria le faon. Chaque nuit ils me piquent pour boire mon sang, maudites femelles moustiques ! Mais non, les deux le regardaient les yeux grands ouverts.

- Qu'est-ce qu'un moustique ? Finit par demander la reine, presque assise, motivée par la curiosité.

- Et bien des insectes, ils...

- Je connais tous les insectes, j'en suis une moi-même. Je n'ai jamais entendu ce mot. Que font-ils dans ton monde ?
- Et bien, ils me piquent... s'empourpra le faon.
- Pourquoi faire ? Cela les amuse ? Ou bien il y a une raison ? Que t'a dit ta mère, demanda le cerf.
- Je... je ne sais plus... comme tout le monde je suppose, ils ont des petits à nourrir.
- Des bébés moustiques ? Des petites bêtes avec des ailes ? Poursuivit la reine en remuant un peu les siennes pour activer la mémoire du petit.
- Non... des larves, dans des œufs... se remémora le faon. Ils sont dans l'eau, ils grandissent lentement et... oh ! J'y suis ! Tout le monde les mange, je me rappelle les avoir plaint à un moment quand on passait près d'une marre. Les poissons, les grenouilles...
- Les grenouilles ! Mais il n'y en a plus ici, les mouches ne leur suffisaient plus et elles ont fini sans force au bord de l'eau. Les martres et les fouines les empilaient en tas et les mangeaient à la queue-leu-leu. Ce n'était pas joli à voir. Ces créatures qu'on appelle des mustélidés ont fini gras et lents, ils ont été mangés à leur tour. En temps normal les grenouilles avaient la forme et bondissaient très haut pour retomber dans l'eau en quelques secondes, à l'abri.
- C'est ça ! Sans larves de moustiques à manger, elles ont épuisé les autres types de nourriture qu'elles consommaient habituellement. Mais... et les fleurs ? S'étonna le faon.
- C'est mon rayon ça, débuta la reine. Tous les insectes ont besoin de boire et de manger. Pour prendre plus rapidement des forces. Nous buvons souvent directement le nectar des fleurs ou l'eau tombée dans les fleurs, qui se gorge du sucre du pollen. Pour nous, c'est de l'énergie liquide qui nous donne immédiatement plein de forces. Les moustiques, à n'en pas douter, participaient comme tout insecte, à la pollinisation des fleurs. Ils devaient être des millions pour te piquer toi et tous les autres, chaque nuit. Ils devaient aider des millions de fleurs et d'arbres à se développer et à conquérir la nature pour toujours pousser plus haut, plus loin, plus fort. C'est affreux, leur disparation !
- Et les oiseaux ? Commenta le cerf avec sagesse pour rappeler un autre problème.
- Je suppose que... proposa le faon encouragé par le sourire des deux adultes. Je suppose que les oiseaux mangeaient les moustiques, même s'ils mangeaient d'autres insectes sûrement.
- Exactement petit cerf, ils mangeaient aussi des abeilles par centaine. C'est pour ça que je les faisais solides, rapides et malignes. Elles esquivaient les becs des oiseaux et seules les plus vieilles se faisaient manger. C'est le cycle de la vie et les oiseaux aussi participent à la ronde des saisons.
- Comment ? Voulu savoir le petit, à présent installé sur le sol, les pattes repliées sous lui.

- Et bien, entama la reine. Les oiseaux mangent les fruits que les insectes pollinisent. En faisant cela, ils dispersent les noyaux, dans leurs becs ou dans leurs crottes quand ils ont fini le repas. Au lieu de tomber sous leur arbre, à l'ombre où les ressources en eau et en minéraux sont déjà captés par leur arbre-mère, ils tombent loin, au milieu de rien, où le soleil pourra les réchauffer et les aider à produire une sève de qualité. Ils grandissent, deviennent fort et font des bourgeons au printemps, qui deviennent des fleurs avant l'été et produiront plus tard des fruits, que tout le monde pourra manger, toi y compris quand tu auras fini le lait de ta mère.

- Donc sans oiseaux, pas d'arbres, je comprends. Mais, sans arbres pour les cacher des renards et des lynx, les oiseaux ne pouvaient plus s'abriter, c'est pour cela qu'ils ont tous été dévorés et que les prédateurs se sont rués vers les castors, ils n'avaient plus d'oiseaux à manger.

- Oui, sûrement, répondit le cerf. Sans fleurs ni arbres, aucune racine pour retenir l'eau dans le sol donc la terre s'est asséchée et l'herbe dévorée par nous les mammifères ongulés comme les cerfs et les chevreuils, a cessé de repousser les années suivantes. Voilà pourquoi la chouette s'est étonnée de nous voir, nous avons dû quitter la région, comme les loups la leur, pour trouver à manger.

- Je vois, fit le faon triste en baissant la tête. Sans oiseaux, pas d'arbres, sans insectes pas de plantes et vice-versa. La nature toute dérégulée. Les prédateurs finiront bientôt par tous mourir eux aussi, puisqu'ils n'ont plus à manger. C'est pour ça que dans mon rêve, Père, tu as entendu les loups, c'était l'appel à l'aide des derniers habitants de la vallée. Il faut rétablir l'équilibre de la nature, il faut retrouver les moustiques ! Même si cela me gratte à l'avance de le dire.

- Mais où donc ont-ils pu bien s'en aller ? Interrogea la reine des abeilles. Sa voix tremblotait et bientôt, fatiguée, elle s'allongea de tout son long, sa belle et fine silhouette se soulevant pour une dernière fois, avant que ses antennes ne s'abaissent pour toujours. Elle venait de mourir.

- Vite, ne traînons pas mon fils, le danger nous guette. Rêve ou pas, je sens l'odeur des loups, ils nous encerclent. Il faut... il faut... n'aies pas peur, arrête de pleurer !

- Mais père, je... je sais où sont allés les moustiques. Je... j'ai souhaité qu'ils disparaissent, c'est moi qui les ai fait disparaître dans mon rêve. Mère m'avait dit que chaque petite bête était là pour une bonne raison et je ne l'ai pas écouté, il faut...

- Fuis ! Les loups chargent sur nous ! S'écria le père en le poussant violemment avec le haut de sa patte, son épaule, pour le protéger. Trouve la sortie du rêve, retourne dans ton monde, retrouve les moustiques et souhaite-leur une longue vie. Allez va !

- Non, je ne t'abandonnerais pas, père, hurla le faon, en écartant les pattes avant pour présenter le haut de son crâne aux loups dont les yeux brillaient à la lueur du soleil couchant. Ils étaient là, une

dizaine, affamés, leurs petits à leurs côtés, c'était la charge de la dernière chance. Ce seraient les loups ou les cerfs, mais les perdants verraient leur espèce disparaître de la vallée, c'était terrifiant.

-Fuis ! Tu n'as pas de bois, tu vas te faire manger et je ne pourrais rien pour toi ! Tu es brave mon petit, assez brave pour sauter dans la rivière plus bas, les loups n'iront pas, si tu nages fort et longtemps, tu iras de l'autre côté. Là, tu trouveras la sortie du rêve, allez ! Cria-t-il en donnant un premier coup de ses bois rapiécés. Ah, si seulement tu avais rêvé de l'automne, j'aurais eu mes bois avec tous leurs merrains et leurs andouillers, j'aurais cloué ses loups sur place ! Va ! Cours !

Le faon paniqué, s'enfuit sans se retourner, vers la rivière, lorsqu'une pression le saisit sur sa patte arrière gauche. Il cria de nouveau.

-Hé ! Hé ! Es-tu fou ! Ce n'est que moi ! Ta mère ! Je t'ai dit de te lever, j'ai faim, la sieste est finie, le jour tombe !

-Les loups ! Les loups ! Fit le faon en courant droit dans un arbre où il se cogna la tête.

-Quels loups ? S'inquiéta la mère en humant l'air, tournant ses oreilles dans toutes les directions. Bêta, il n'y a pas de loups ici, ils sont dans l'autre vallée où le gibier est abondant pour eux. Ils courent après ton père qui les éloigne chaque jour un peu plus de nous.

-Père ! Les loups ! Tu ne comprends pas...

-Calme-toi, le jour où ton père se fera attraper par des loups n'est pas arrivé.

-Je crois que j'ai fait un rêve mère, c'était horrible... les moustiques ! Cria-t-il en bondissant sur place. Venez les moustiques ! Piquez-moi ! Mangez-moi ! Je vous offre tout mon sang s'il vous plaît, ne soyez pas tous morts ! Revenez, les fleurs, les arbres et les oiseaux ont besoin de vous !

-Je le savais, murmura la biche. Je n'aurais pas dû manger autant de trèfle pendant qu'il était dans mon ventre, j'ai dû lui ramollir le cerveau... gloussa-t-elle en riant. Mais son petit n'entendait pas ses boutades, il gambadait autour d'elle, sautant dans les flaques d'eau, quittant les grosses branches protectrices des arbres pour laisser la pluie couler sur sa fourrure. La biche le regardait sautiller et eut un pincement au cœur. Bientôt mon petit, tu bondiras loin de moi, tu auras tes premiers bois et tu t'en iras, comme tes frères et sœurs avant toi. Mais pour le moment, tu es mon petit, tu es tout à moi, conclut-elle en frottant son cou le long du corps de son petit.

-Arrête !!! Les copains nous regardent ! Mamannnnnnn !!!!

-Fin-